

[kee/chi - nee/wesk] • nom

LE GRAND ESPRIT DU CÔTÉ FÉMININ DE LA VIE DE TOUTES CHOSES

KCI-NIWESQ

MAGAZINE DE L' ASSOCIATION DES FEMMES AUTOCHTONES DU CANADA

Apprentissage des langues et de la terre

Le rêve de Shannen : Un héritage en faveur d'une éducation sûre pour les enfants indigènes.

Enactivisme : La relation entre les modèles, les nombres et le langage.

Un éducateur universitaire propose des "leçons transformatrices sur la terre".

Illustration de

JULIE FLETT,

AUTEUR, ILLUSTRATRICE ET ARTISTE CREE-METIS

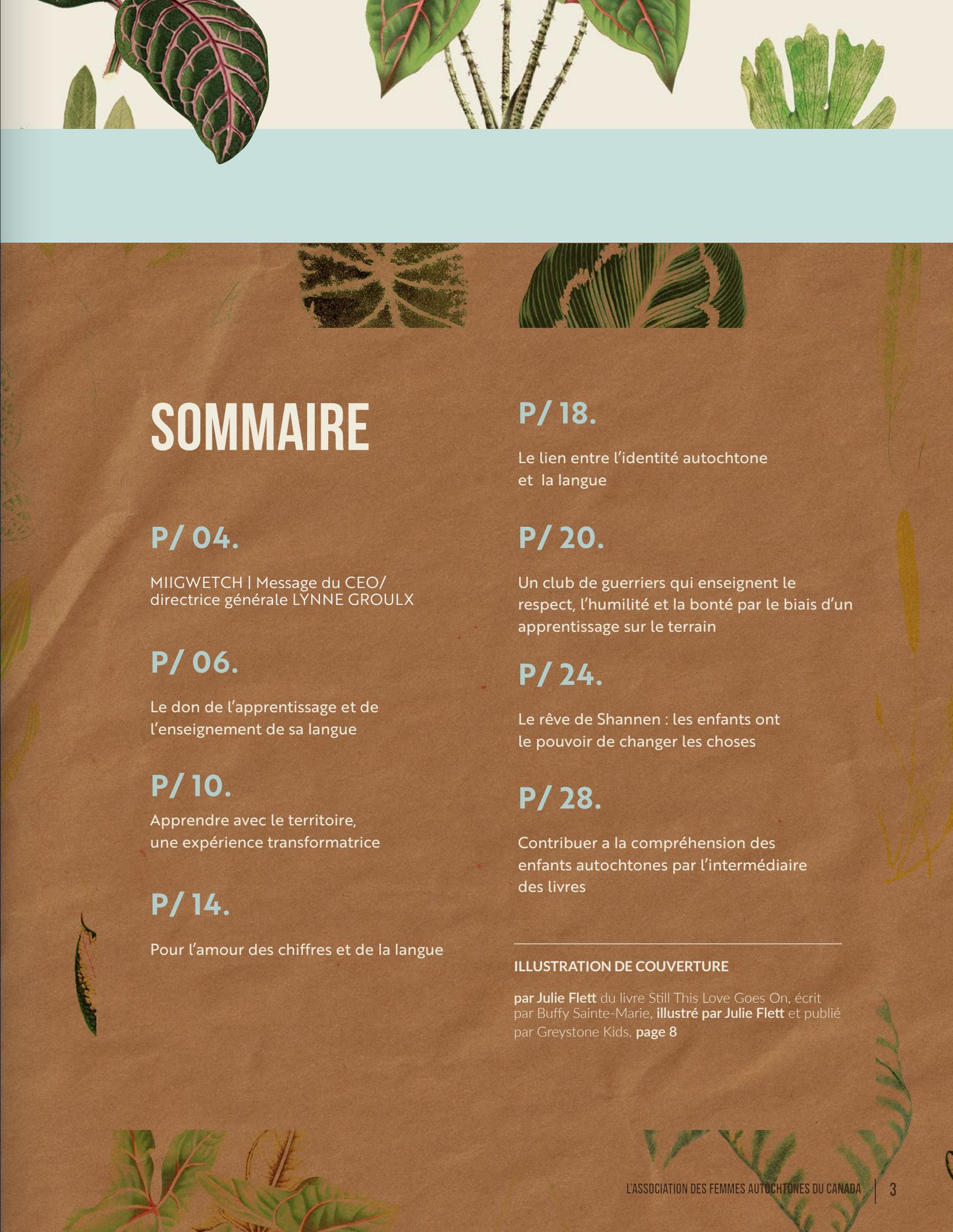
NUMÉRO 20



APPRENTISSAGE DES LANGUES ET DE LA TERRE



La protection des enseignements traditionnels - à la fois sur la terre et à travers les mots - permet de renforcer et d'honorer la culture, les connaissances et les traditions autochtones. Cette édition célèbre les efforts de nombreuses femmes, filles, personnes bispirituelles, transgenres et de genre diversifié indigènes, qui militent sans relâche pour la revitalisation de la langue et des enseignements fondés sur la terre.



SOMMAIRE

P/ 04.

MIIGWETCH | Message du CEO/
directrice générale LYNNE GROULX

P/ 06.

Le don de l'apprentissage et de
l'enseignement de sa langue

P/ 10.

Apprendre avec le territoire,
une expérience transformatrice

P/ 14.

Pour l'amour des chiffres et de la langue

P/ 18.

Le lien entre l'identité autochtone
et la langue

P/ 20.

Un club de guerriers qui enseignent le
respect, l'humilité et la bonté par le biais d'un
apprentissage sur le terrain

P/ 24.

Le rêve de Shannen : les enfants ont
le pouvoir de changer les choses

P/ 28.

Contribuer à la compréhension des
enfants autochtones par l'intermédiaire
des livres

ILLUSTRATION DE COUVERTURE

par **Julie Flett** du livre *Still This Love Goes On*, écrit
par Buffy Sainte-Marie, **illustré par Julie Flett** et publié
par Greystone Kids. **page 8**

LYNNE GROULX LL.L., J.D.
CHEF DE LA DIRECTION /
ASSOCIATION DES FEMMES AUTOCHTONES DU CANADA
NATIVE WOMEN'S ASSOCIATION OF CANADA

MESSAGE DE LA DIRECTRICE GÉNÉRALE

BIENVENUE À LA 20^E ÉDITION DE KCI NIWESQ, LE MAGAZINE DE L'ASSOCIATION DES FEMMES AUTOCHTONES DU CANADA (AFAC).

Nous vous présentons dans ces pages des histoires sur l'apprentissage et sur les efforts déployés pour maintenir en vie les langues de nos ancêtres et l'apprentissage traditionnel basé sur la terre.

Les langues sont au cœur de toutes les cultures des Premières Nations, des Inuits et des Métis. Un grand nombre d'entre elles ont survécu à la colonisation, notamment au régime des pensionnats indiens, qui visait à « retirer l'Indien de l'enfant ». Mais nombre d'entre elles ont été réduites à quelques locuteurs et sont menacées d'extinction.

C'est pourquoi nous saluons ceux qui consacrent leur vie à la préservation de la langue et des enseignements traditionnels pour les générations futures. Nous aimerions vous présenter dans ce numéro quelques-unes de ces personnes remarquables.

Parmi elles, Belinda kakiyosēw Daniels, qui dirige une

expérience d'immersion estivale d'apprentissage du nēhiyawēwin (cri) pour les locuteurs cris en herbe. Cette remarquable initiative d'enseignement de l'écriture syllabique crie, ou cahkipēhikana, a été inspirée par une vision qui s'est imposée à Mme Daniels lorsqu'elle était jeune fille.

Parmi elles figurent des auteurs comme Julie Flett, qui écrit et illustre des livres pour enfants dans lesquels sont intégrées les langues crie et métisse de ses grands-parents. Le père de Mme Flett ne parlait pas le cri, mais il l'entendait lorsqu'il était enfant. Mme Flett affirme que le fait de renouer avec cette langue l'a aidée à comprendre la vision du monde de son père et les a rapprochés dans les dernières années de sa vie.

Nous vous présenterons également des histoires de femmes autochtones qui repensent l'éducation et la dispensent de manière à ce qu'elle fonctionne

mieux pour nos enfants. Nous nous entretenons avec Barbara Nolan, commissaire aux langues de la nation des Anishinabek, au sujet de son parcours depuis la création d'un programme de langues autochtones par le ministère de l'Éducation, et des raisons pour lesquelles elle a consacré sa vie à la sauvegarde des traditions et des enseignements autochtones.

Amy Parent, Ph. D., professeure associée à l'université Simon Fraser, nous explique comment l'intégration de l'apprentissage basée sur la terre pour tous ses étudiants leur inculque des valeurs de respect, de réciprocité, d'équilibre et de vie en harmonie avec tous les êtres vivants. Cette expérience s'est révélée extrêmement transformatrice, tant pour ses étudiants colons que pour ses étudiants autochtones.

Florence Glanfield, vice-rectrice de la programmation et de la recherche autochtones à



l'Université de l'Alberta, est Métisse et récipiendaire l'an dernier du prix Esquao – remis par l'Institute for the Advancement of Aboriginal Women [Institut pour l'avancement des femmes autochtones], en Alberta, qui honore les réalisations des femmes autochtones. Mme Glanfield est une mathématicienne dont le travail avec les peuples autochtones l'a incitée à développer différentes façons d'apprendre les concepts numériques.

À Sturgeon, en Saskatchewan, l'institutrice Tanya McCallum a créé un club de guerriers pour enseigner les méthodes traditionnelles aux garçons des Premières Nations

de sa communauté. Ce faisant, le programme les aide à gagner en autonomie, à développer le respect de la culture et de la communauté et à apprendre à traiter les autres avec bonté.

Nous découvrons également l'héritage de Shannen Koostachin, une jeune fille de 15 ans de la Première Nation d'Attawapiskat, dont le combat pour une école « sécuritaire et confortable » dans sa propre réserve s'est transformé en un mouvement mené par des jeunes pour obtenir de meilleures écoles dans les Premières Nations partout au Canada.

Je vous remercie donc encore une fois d'ouvrir les pages qui suivent. Merci de lire le numéro 20 de Kci-Niwesq. N'hésitez pas à nous écrire à l'adresse suivante : reception@nwac.ca pour nous faire part de vos impressions.

MIIGWETCH.



LE DON DE L'APPRENTISSAGE *et* DE L'ENSEIGNEMENT DE SA LANGUE

Suite à un rêve qu'elle a fait sur le sol de la maison de ses grands-parents, Belinda kakiyosēw Daniels a fondé le nēhiyawak Language Experience, un camp d'été où l'on enseigne la langue et la culture crie, ainsi que des enseignements fondés sur la terre.

Le rêve de Belinda kakiyosēw Daniels de créer une expérience d'apprentissage nēhiyawēwin (cri) a commencé par un vrai rêve, sur le sol de la maison de ses grands-parents, dans la Première Nation de Sturgeon Lake, dans le centre de la Saskatchewan.

Ses grands-parents de Mme Daniels parlaient couramment le cri, et son grand-père parlait également le michif parce que sa mère était Métisse. Pour Mme Daniels, Ph. D., qui est aujourd'hui professeure adjointe d'éducation autochtone à l'Université de Victoria, il était courant d'entendre d'autres dialectes de la langue crie pendant son enfance, même si elle ne comprenait pas beaucoup de mots non anglais.

« J'ai toujours été intriguée par les langues autochtones, surtout la mienne », a dit Mme Daniels dans une récente interview. « J'essayais de parler cri à mes grands-parents. Mais ils me disaient : "Qu'est-ce que tu essaies de dire? Chut!" Et ils me corrigeaient en me disant de parler anglais. »

Ainsi, bien qu'elle ne parle pas le cri, elle a grandi en se familiarisant avec les intonations et le rythme de la langue. Cela l'a amenée à créer

la nēhiyawak Language Experience, un camp d'été d'immersion dans la langue et la culture pour les élèves qui prennent part en même temps à des expériences basées sur la terre.

Pour Mme Daniels, l'enseignement d'une langue seconde a été « une vocation ». Elle ajoute : « apprendre ma propre langue crie et partager ce cheminement avec d'autres personnes qui veulent aussi l'apprendre, ce n'est pas un travail pour moi. C'est un véritable cadeau. »

Sa passion remonte à un rêve qu'elle a fait à l'âge de 11 ans. Elle a intégré ce rêve à sa thèse de doctorat sous la forme d'un souvenir et d'une histoire racontée à nouveau. Dans le monde universitaire, c'est ce qu'on appelle une méthodologie autochtone.

« J'étais allongée sur le plancher de la cuisine de ma grand-mère et je jouais avec un lourd miroir à main argenté en visualisant ce à quoi le monde pouvait ressembler de l'autre côté du miroir », dit-elle. « J'étais éveillée, je jouais et j'imaginai. C'était au milieu de la journée. Mais plus j'y pensais, plus je m'interrogeais. Et soudain, j'ai été transportée dans la dimension du miroir ».

Dans sa vision, elle dit qu'elle se trouvait sur un sentier. Le soleil

brillait et le vent soufflait légèrement sur son visage et ses épaules. À sa droite, il y avait une forêt dense. À sa gauche, il y avait une paroi rocheuse plate qui aurait pu être le flanc d'une montagne.

« Lorsque je me suis tournée vers la gauche pour bien voir, je me suis rendu compte qu'il y avait de l'écriture sur ce mur. Je ne savais pas ce que c'était à ce moment-là, mais j'étais fascinée », dit Mme Daniels. « Aujourd'hui, je sais que c'était une écriture syllabique crie, appelée cahkipēhikana. »

Elle a été envahie par la curiosité, mais elle avait un peu peur aussi. « J'ai levé la main et j'ai tracé les gravures », dit-elle. « Puis, en me retournant vers l'endroit d'où je venais, j'ai été immédiatement transportée sur le plancher de ma grand-mère. »

Mme Daniels explique qu'elle a tenté de recréer l'expérience à plusieurs reprises au cours des années suivantes, toujours sans succès. « Mais je me suis rendu compte qu'il s'agissait de marqueurs spirituels — une sorte de pétroglyphes — et je crois que l'Esprit de la langue m'a choisie pour faire le travail que je fais aujourd'hui. »



Photo : Pendant le nēhiyawak
Les participants à l'expérience linguistique sont
immergés dans la langue et la culture, tout en
prenant part à des expériences terrestres.

Crédit photo : Tenille Campbell

Lorsqu'elle a atteint l'âge d'aller à l'université, elle s'est inscrite à l'Université de la Saskatchewan et a suivi un cours appelé « Cree 101 ». C'était « très difficile », dit Mme Daniels. « J'ai eu du mal, parce que c'était basé sur la mémorisation, la grammaire, les macrons et tous ces différents paradigmes ou modèles. J'ai tout de même réussi, mais les notes pour ce cours étaient mes plus basses. J'étais découragée et à nouveau traumatisée. J'étais là, une nehiyaw, mais j'avais du mal à comprendre la grammaire. Et cela se reflétait dans les mauvaises notes que j'obtenais dans ma propre langue. »

Pourtant, elle a décidé de devenir plus compétente dans sa langue ancestrale. « Je me souviens m'être

dit que j'allais apprendre à parler un peu le cri. Je le ferais dans des territoires cris, sur les terres cries, avec des enseignants qui parlent le cri, et j'essaierais d'être créative dans l'ensemble du processus. C'est ainsi que tout a commencé. »

Au début des années 2000, elle a proposé à quelques amis et parents d'aller camper et de parler le cri.

Les premières expériences ont été exploratoires, en partie parce qu'elle ne comprenait pas la formation requise pour enseigner une deuxième langue. Elle a commencé à faire de la recherche et des expériences sur l'enseignement des langues autochtones en langue seconde et a suivi des cours dans le cadre du programme de formation des

enseignants du Canadian Indigenous Languages and Literacy Development Institute de l'Université de l'Alberta.

Après beaucoup d'études, et d'étés, elle a affiné ses voyages de camping en immersion et, bien qu'il y ait encore des essais et des erreurs, elle a maintenant ce qu'elle appelle « l'expérience de la langue nēhiyawak ». Les instructeurs comprennent mieux les pratiques éclairées par les traumatismes subis qui vont de pair avec la perte de la langue, et connaissent les méthodes d'apprentissage d'une langue seconde.

Le programme a évolué pour devenir un camp thématique sophistiqué d'une semaine avec quatre à huit instructeurs. Elle a rencontré certains des enseignants lorsqu'elle préparait

sa maîtrise à l'Institut. D'autres instructeurs sont des professeurs de langue crie qui ont enseigné avec elle à l'école secondaire Oskâyak, de Saskatoon, ou des collègues qui travaillent dans le même domaine.

« Pour la plupart, les enseignants participent parce qu'ils sont passionnés par la langue et qu'ils veulent aller camper, passer du temps en plein air, sur le terrain », dit Mme Daniels. Peu à peu, les camps se sont transformés en ce qui est aujourd'hui un grand rassemblement linguistique. « Nous ne nous contentons pas d'enseigner un seul aspect de l'acquisition de la langue. C'est une expérience totale. »

L'apprentissage des langues autochtones de nos ancêtres nous permet de rester en contact avec notre identité, dit Mme Daniels, parce que ces langues font partie intégrante de l'identité autochtone et du lien au lieu.

« Nous venons de cette terre et le Créateur nous a donné cette langue », dit-elle. « Elle nous informe sur ce que nous sommes en tant que peuples distincts. Je suis Nēhiyaw. Je viens de la nation nēhiyawak. Tout ce qui nous concerne est dans la langue – ce que nous croyons, comment nous nous orientons et comment nous nous gouvernons. Toutes ces choses nous permettent de rester distincts”.

Au début, dit-elle, beaucoup de ses amis, même ceux qui parlaient le crie, ne comprenaient pas sa passion. Ils ne comprenaient pas l'intérêt d'apprendre une langue autochtone dans un monde où

l'anglais est le discours de la vie quotidienne. Selon elle, cette attitude est le produit et un processus du colonialisme.

Cependant, d'autres « croyaient au travail que je faisais et venaient souvent me rendre visite pour me donner des conseils », dit Mme Daniels. « Ma famille et ma communauté me soutiennent dans mon travail. Mon rêve qui se poursuit est aussi un rêve collectif, car je travaille avec un grand nombre de guerriers de la langue, de champions et de mentors extraordinaires. »

Lorsqu'elle a eu un fils, elle a parlé le plus possible en crie avec lui pendant les sept premières années de sa vie, avec l'aide de sa nōhkompan (sa défunte grand-mère), et elle fait maintenant la

même chose avec sa fille cadette. Elle dit qu'aujourd'hui, son fils est conscient de l'importance de notre langue nēhiyaw et il l'apprécie, ce qui est l'un des objectifs de Mme Daniels.

« Je veux aider à créer de nouvelles générations de locuteurs de crie, langue première, et ensuite avoir des familles qui ne parlent que cette langue à la maison, que ce soit le crie, le déné, le lakota, le michif, l'anishnabemowin », dit Mme Daniels. « C'est une thérapie qui mène au bien être, à l'appartenance et à la connaissance de nos identités. »

« Apprendre ma propre langue crie et partager ce cheminement avec d'autres personnes qui veulent aussi l'apprendre, ce n'est pas un travail pour moi. C'est un véritable cadeau. »

Belinda kakiyosēw Daniels



Photo : Au cours de l'expérience linguistique nēhiyawak, les participants sont immergés dans la langue et la culture, tout en prenant part à des expériences pratiques. **Crédit photo :** Tenille Campbell



Photo : Les participants à l'expérience linguistique nēhiyawak prennent part à l'apprentissage sur le terrain. **Crédit photo :** Tenille Campbell

APPRENDRE *avec* LE TERRITOIRE, UNE EXPÉRIENCE TRANSFORMATRICE

Amy Parent applique les connaissances indigènes et les principes traditionnels et holistiques dans ses cours avec un enseignement basé sur la terre, inculquant l'importance de vivre en harmonie avec la terre et de respecter tous les êtres vivants.

Amy Parent, Ph. D., dont le nom *nisga'a* est *Noxs Ts'aawit* (mère du chef des Corbeaux guerriers, nommé *Ts'aawit*), relie le savoir autochtone et les pratiques holistiques à l'enseignement basé sur la terre grâce à ses leçons uniques et transformatrices au sujet du territoire.

Mme Parent est également titulaire d'une chaire de recherche du Canada en gouvernance et en éducation autochtones à l'Université Simon Fraser. Bien que ce soit sa maîtrise, dit-elle, qui a tracé son parcours dans l'éducation basée sur la terre, elle a étudié l'apprentissage basé sur la terre tout au long de sa vie.

« J'ai grandi dans une maison en bois rond au bord d'une vieille piste de grasse, à peu près sans aucun voisin, dans une région très isolée des territoires *gitxsan*. Je pense que mon

voisin le plus proche se trouvait à un kilomètre de là », dit Mme Parent. « J'étais donc souvent dehors. Je courais partout, je jouais dans la nature et j'apprenais avec le territoire. »

C'est en grandissant dans la nature que Mme Parent a jeté les bases de sa méthode d'enseignement actuelle. Ce mode de vie favorisait le respect et la valeur de tous les êtres vivants, de même que l'établissement de relations saines avec la nature.

« Fondamentalement, quand on pense au respect, c'est du respect de tous les êtres vivants qu'il s'agit », dit elle. « Certaines des premières histoires qu'on nous apprend lorsque nous sommes enfants parlent de respect. Par exemple, ma grand-mère m'a raconté une histoire sur les saumons et l'importance de respecter la terre et l'eau. Les saumons font

partie de notre famille, nous ne pouvons pas les maltraiter ».

Le fait de vivre sur le territoire et d'en dépendre pour tant de choses lui a permis de voir par elle-même ce qui se passe lorsqu'on respecte la terre, et ce qui arrive quand on ne la respecte pas.

« Que se passe-t-il lorsque nous commençons à manquer de respect à un être vivant? Il y a des conséquences. Dans toutes les histoires qu'on nous enseigne, le comportement des gens a des conséquences. Ces histoires nous sont enseignées pour une raison, pour que nous puissions agir différemment dans notre propre vie », dit Mme Parent. « C'est une question de réciprocité. On ne peut pas vivre dans une relation sans une certaine forme de réciprocité. Et si on est si égoïste et avide, on se sent



Photo : Amy Parent s'occupe d'un jardin, tout en enseignant les valeurs de respect et de réciprocité grâce à l'apprentissage par la terre.



très seul et on commence à se faire du mal à soi-même et à faire mal à beaucoup d'autres. »

Aujourd'hui, elle s'inspire de ses histoires traditionnelles, de sa langue et de ses expériences pour partager ses connaissances par l'intermédiaire d'enseignements pratiques basés sur la terre, qui peuvent être liés à n'importe quelle forme d'apprentissage.

Comprendre et écouter la Terre Mère, où l'on apprend les leçons importantes du respect, des valeurs, de l'équilibre et de la réciprocité, est essentiel pour tous les aspects de la vie, explique Mme Parent.

« Tout ce que nous savons vient de la terre, de l'eau et des différentes pratiques que nous avons pour subvenir à nos besoins », dit Mme Parent.

Photo : Amy Parent s'occupe d'un jardin, tout en enseignant les valeurs de respect et de réciprocité grâce à l'apprentissage par la terre. **Crédit photo :** Dr. Deirdre Kelly

« Que se passe-t-il dans les systèmes de connaissance et les structures qui ne sont pas liés au territoire? Regardez la violence absolue qui se produit dans de nombreux systèmes de connaissance eurocentriques. Par le biais du capitalisme, tous ces systèmes, ces savoirs et ces modes de vie vraiment violents se perpétuent parce qu'ils sont déconnectés du territoire », dit-elle.

En fin de compte, Mme Parent enseigne comment s'efforcer d'établir des relations équilibrées, harmonieuses et mutuellement bénéfiques entre tous les êtres vivants. Cela inclut l'intégration du cœur, du corps, de l'esprit et des émotions.

« Je pense qu'il existe certaines valeurs fondamentales qui sont au cœur des pratiques basées sur la terre et des systèmes de savoirs autochtones, ainsi que de la manière dont ces relations symbiotiques s'unissent. Je dirais qu'elles sont intemporelles, mais qu'elles peuvent être exprimées de manière contemporaine », dit Mme Parent.

« Où sommes-nous si nous n'avons pas ce lien? Tout ce que nous avons vient de la terre, vous savez. Tout ce qui répond à nos besoins—l'air que nous respirons, les abris que nous construisons—est fondamental pour notre identité. Le territoire façonne les langues autochtones et nos identités. »



Photo : Amy Parent avec du saumon de son village natal de Lax'galtsap.
Crédit photo : Dr. Amy Parent.

« Certaines des premières histoires qu'on nous apprend lorsque nous sommes enfants sont liées au respect. Par exemple, ma grand-mère m'a raconté une histoire sur les saumons et sur l'importance de respecter la terre et l'eau. Les saumons font partie de notre famille, nous ne pouvons pas les maltraiter »

Dr. Amy Parent

En tant que professeure associée, Mme Parent fait de son mieux pour inculquer ces valeurs et ces enseignements à chaque étudiant qui franchit sa porte. Beaucoup de ses cours ont lieu dans une salle de classe, mais elle tient à offrir au moins une expérience d'apprentissage sur le terrain dans chaque cours.

« Dans tous mes cours, quels qu'ils soient, il y a toujours une classe entière consacrée à demander aux étudiants de sortir, d'aller sur le terrain », dit Mme Parent. « Ensuite, le cercle de suivi tend à être l'un des éléments les plus transformateurs pour tous les étudiants. »

L'expérience touche chaque élève différemment. Mme Parent a toutefois remarqué des points communs entre les étudiants autochtones et les étudiants issus de la colonisation. Pour de nombreux étudiants colons, elle dit que l'expérience « ouvre souvent en eux des espaces de chagrin » et de colère. Le fait d'être sur le territoire leur donne l'espace nécessaire pour « reconnaître émotionnellement ou avoir l'espace nécessaire pour reconnaître » des émotions ou des expériences denses.

Quant à ses étudiants autochtones, dont beaucoup ont l'habitude d'être sur le terrain, l'expérience leur permet « d'avoir des liens plus forts qui ne sont souvent pas validés dans les systèmes éducatifs eurocentriques » et de

« s'approfondir eux-mêmes et leur indigénité dans l'environnement de la classe ».

Les réunions sur le terrain organisées avec ses étudiants diplômés offrent d'autres perspectives et des expériences holistiques pour se connecter les uns aux autres et aux informations discutées.

« Je ne suis pas thérapeute, mais le fait d'être sur le territoire m'aide à m'ancrer et à me centrer. C'est pourquoi je propose aux étudiants des rencontres dans la nature comme solution de rechange s'ils ont vraiment des difficultés et s'ils souhaitent une autre façon de s'engager avec moi », dit Mme Parent.

C'est une pratique qu'elle a apprise pour elle-même et qu'elle applique régulièrement. « J'étais assise dans mon bureau et je devenais vraiment confuse et frustrée par mes recherches et mes écrits, puis finalement, je me suis retrouvée à aller sur le terrain. Quand j'y suis, je laisse les choses venir à moi au lieu d'essayer de les forcer. »

« Je me suis vite rendu compte que mes pensées les plus fortes me venaient lorsque je faisais appel à tout mon être. Devant un ordinateur, je n'utilise que mon cerveau—donc, en réalité je me limite. Je me prive d'un quart de ce que je peux faire avec tout mon être. »

Apprendre à écouter son corps et son énergie lorsqu'ils lui disent

qu'elle a besoin d'être sur le terrain est un processus d'apprentissage qui dure toute la vie.

« L'un de mes prochains objectifs est simplement de m'ouvrir à la voie qui m'est proposée. Je pense que nous pouvons parfois être trop déterminés et que nous devons parfois nous abandonner à l'Esprit et à la manière dont nous sommes guidés. Il y a tellement plus à notre disposition lorsque nous sommes ouverts et que nous nous laissons guider », dit Mme Parent.



POUR L'AMOUR DES CHIFFRES *et de* LA LANGUE

Explorer la relation puissante entre les modèles et les nombres dans le langage à travers une compréhension similaire aux perspectives indigènes, appelée enactivisme.

Les motifs et les relations entre les chiffres ont toujours fasciné Florence Glanfield, Ph. D.

Jeune Métisse qui grandissait dans la campagne albertaine, elle en voyait dans les jeux de cartes qu'elle jouait avec sa grand-mère. Elle en voyait dans les notes de musique. Et elle les voyait dans des piles de bâtons de popsicle que son enseignante de première année plaçait devant la classe dans le cadre d'un exercice de comptage.

Les motifs qu'elle observait lui ont inculqué un amour durable pour les mathématiques. C'est ce qui l'a conduite à obtenir un doctorat et son poste actuel de professeur de pédagogie des mathématiques et de vice-rectrice chargée des programmes et de la recherche sur les populations autochtones à l'Université de l'Alberta.

Cet intérêt lui a également valu de nombreuses récompenses. Mme Glanfield, qui appartient à la nation des Métis de l'Alberta, a reçu le prix Esquao 2022, décerné par l'Institute for the Advancement of Aboriginal Women [Institut pour la formation et la promotion des femmes autochtones], en Alberta, pour honorer les réalisations et

les contributions des femmes autochtones de cette province.

Ses recherches se sont concentrées sur un type de cognition appelé « éfaction », qui s'apparente aux perspectives autochtones. « Il s'agit en réalité d'apprendre et de reconnaître que toutes nos expériences et nos interactions à titre d'humains sont porteuses de sens à tout moment », dit Mme Glanfield.

Il s'agit de reconnaître des motifs récurrents, comme le fait que les chiffres qui figurent sur les cartes à jouer sont liés les uns aux autres de différentes manières, puis de s'appuyer sur cette connaissance pour résoudre des équations mathématiques complexes.

La mère de Mme Glanfield, Betty Victoria Wylie, était Métisse et son père est d'origine anglaise. Mme Glanfield a grandi dans le hameau de Wandering River et la petite ville de Lac La Biche, à environ 200 kilomètres au sud de Fort McMurray, en étroite relation avec sa famille métisse — grands-parents, arrière-grands-parents, tantes, oncles et cousins.

À l'âge de cinq ans, Florence a dit à sa mère qu'elle voulait devenir enseignante. « J'avais demandé au Père Noël de m'apporter un tableau

noir », a-t-elle dit dans une interview récemment.

« Ma mère jouait beaucoup à des jeux de chiffres avec moi quand j'étais petite », dit-elle. « Elle avait une pensée très quantitative. Elle m'encourageait à chercher des motifs dans toutes sortes de choses, et ma grand-mère aussi. Nous avons beaucoup joué à des jeux de cartes, comme le crib et le whist. Je cherchais toujours des combinaisons de chiffres et des motifs dans les nombres. »

Grâce à l'intervention du prêtre local, elle a été autorisée à fréquenter la petite école francophone de sa communauté avant d'atteindre l'âge de six ans, âge normal de l'admission.

C'était l'époque de la « rafle des années soixante ». Il y avait d'autres élèves autochtones dans la petite école, mais, en général, ils vivaient avec des familles de colons après avoir été retirés de leurs familles.

Quand l'école lui a demandé à répétition quelle était son origine, son père a répondu qu'elle était Canadienne. L'école s'y est opposée, déclarant que « canadienne » n'est pas une origine. « Mon père a répondu que "sa mère est née ici, dans un lieu qu'on appelle Canada, son père est né ici, dans un lieu qu'on appelle Canada



Photo : Florence Glanfield et Lisa Weber lors de la remise des prix Esquao 2022.

et par conséquent leur enfant est Canadienne". »

Dès le début, les mathématiques ont été l'une de ses matières préférées. Cette passion a beaucoup à voir avec son enseignante de première année, dont elle dit qu'elle était « très en avance sur son temps ».

L'enseignante utilisait des bâtonnets de « popsicle » pour expliquer comment compter. « Elle nous les faisait grouper par cinq. Si j'en avais sept, elle inscrivait au tableau cinq plus deux égalent sept », dit Mme Glanfield. « Elle ne se servait pas de fiches d'exercices. Elle nous faisait construire quelque chose. » Je ne sais pas quel effet elle a eu sur les autres enfants, mais je sais que c'est là que j'ai acquis le goût d'apprendre. »

Mme Glanfield a aimé les mathématiques tout au long de sa scolarité. « J'aimais vraiment, vraiment les chiffres et l'algèbre et je voyais les relations entre eux. »

Après avoir obtenu un diplôme d'enseignement, Mme Glanfield a enseigné les mathématiques à des élèves autochtones et non autochtones dans une école secondaire de Fort McMurray.

Elle adorait ce travail. Mais « à un moment donné », dit-elle, « j'ai regardé dans la salle et j'ai réalisé qu'il n'y avait aucune femme administratrice dans mon école secondaire, et certainement pas d'enseignantes ou de responsables visiblement autochtones ».

Elle est donc retournée à l'université pour obtenir une maîtrise en administration de l'éducation et elle a suivi des cours de niveau supérieur en enseignement des mathématiques. Elle a ensuite travaillé comme consultante indépendante en enseignement des mathématiques et elle a eu l'occasion de collaborer avec le ministère de l'Éducation de l'Alberta à l'élaboration de programmes de mathématiques et d'évaluation et de travailler avec des écoles, des enseignants et des ministères de l'Éducation dans d'autres parties du Canada, notamment les Territoires du Nord-Ouest, le Yukon et le Nunavut.

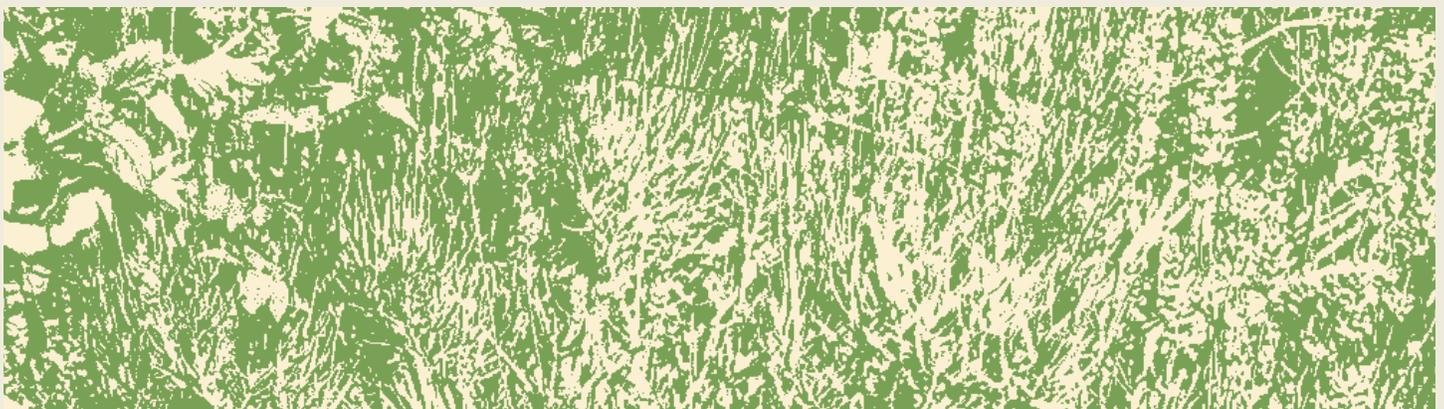
« J'ai rencontré des aînés, nous avons parlé de langues autochtones et de mathématiques. Et un aîné m'a expliqué comment les chiffres étaient construits en déné ». Alors que la plupart des pays du monde ont adopté un système décimal, qui est donc fondé sur le chiffre 10, le

système de comptage déné est fondé sur le chiffre six.

Mme Glanfield s'est rendu compte que les chiffres en français — la langue dans laquelle on lui avait enseigné les mathématiques dans les classes primaires — ne sont pas non plus fondés sur le chiffre 10, mais sur le chiffre 20.

Ces idées compliqueraient la tâche des enfants qui apprennent les concepts mathématiques en anglais. Imaginez que votre première langue soit une langue autochtone dont les nombres sont basés sur des chiffres autres que 10, ou que votre première langue soit le français ou une autre langue.

« L'expérience avec cet aîné a marqué le début de mon cheminement et a fait germer dans mon esprit l'idée qu'il pouvait y avoir un lien ou des différences entre ce que nous enseignons sur les mathématiques à l'école et différentes langues », dit Mme Glanfield. C'est ainsi qu'elle en est arrivée à explorer différentes théories de l'apprentissage, de la connaissance et de l'être, ainsi que les systèmes de connaissances autochtones en Amérique du Nord et en Afrique de l'Est.





“Ce que j’ai appris, c’est que les visions du monde et les systèmes de connaissances sont ancrés dans les langues”, explique-t-elle.

« La structure de l’anglais repose essentiellement sur des noms. Et les noms sont des éléments sur lesquels on peut être testé. Mais dans les langues autochtones, ce sont surtout des verbes. C’est pourquoi je pense qu’il est très important d’enseigner les langues autochtones. Elles sont d’une importance cruciale pour notre compréhension et nos actions en tant qu’êtres humains relativement à tout le reste. »

Cette prise de conscience l’a amenée à réfléchir à la décolonisation de l’éducation.

« C’est pourquoi je pense qu’il est très important d’enseigner les langues autochtones », déclare Mme Glanfield. « Parce qu’on nous a dit, par l’intermédiaire de la colonisation et des pensionnats, que les connaissances autochtones n’étaient pas importantes. Or, elles sont d’une importance cruciale pour notre compréhension et nos actions en tant qu’êtres humains, relativement à tout le reste. »

Pour Mme Glanfield, on peut dire la même chose de son premier amour, les mathématiques.





LE LIEN ENTRE L'IDENTITÉ AUTOCHTONE *et* LA LANGUE

La commissaire aux langues, Barbara Nolan, souligne l'importance de la revitalisation des langues pour renforcer les identités autochtones, tout en s'engageant sur la voie de la réconciliation culturelle.

Barbara Nolan est un exemple puissant du fait qu'en protégeant les racines traditionnelles par la revitalisation de la langue nous nous mettons sur la voie de la réconciliation culturelle.

« La revitalisation de la langue et de la terre ramènera notre identité », dit Mme Nolan, commissaire à la langue de la nation des Anishinabek. « On ne préserve pas la langue, on la revitalise », souligne-t-elle, ajoutant que la langue n'est pas quelque chose qu'il faut « garder dans un bocal », en sommeil. La langue, dit-elle, est source de croissance, de vie et de reconnexion.

Mme Nolan a consacré une grande partie de son temps et de ses efforts à la revitalisation de la langue. Elle a été la première à élaborer un programme d'études en ojibwé, en 1973, et la première à l'enseigner. C'est comme sur la base d'une alternative

à l'apprentissage du français qu'elle a élaboré ce programme, qui a été approuvé par le ministère de l'Éducation.

« J'ai toujours été impliquée dans le domaine de la langue depuis », explique Mme Nolan. Aujourd'hui, en tant que commissaire à la langue, elle fait partie intégrante des défenseurs de la langue, de la culture et des enseignements de 39 Premières Nations. Son travail garantit que les traditions, le patrimoine et les identités autochtones seront renforcés et transmis aux générations futures.

La revitalisation des langues passe en grande partie par l'appréciation de la culture, ajoute-t-elle. Et une grande partie de l'appréciation culturelle consiste à prendre le temps d'épanouir nos relations avec la terre.

Mme Nolan a joué un rôle essentiel dans la création d'écoles

d'apprentissage basé sur la terre, où les enfants acquièrent non seulement des compétences culturelles basées sur la terre, telles que la pêche, la chasse et le jardinage, mais où ils sont également exposés à la langue traditionnelle, qu'ils apprennent.

« Les enfants adorent apprendre. Ils aiment apprendre les choses de la vie en plein air. Ils apprennent à faire du feu. Comment allumer eux-mêmes un petit feu de joie, vous savez », dit Mme Nolan pour expliquer la fierté qu'éprouvent les enfants à acquérir une compétence culturelle.

Ces enseignements permettent de tirer d'importantes leçons de respect, de partage et de communauté.

« Tous ceux qui suivent un enseignement basé sur la terre l'apprécient, ils apprécient la terre. Pour ma part, lorsque je me promène dans le bois, c'est comme un remède pour moi », déclare Mme Nolan,



Photo : Photo ci-dessus : Barbara Nolan, commissaire aux langues de la Nation Anishinabek

Crédit photo : Colleen Nolan

ajoutant qu'elle aime souvent s'asseoir tranquillement au bord de l'eau. « L'eau est curative, elle a un effet sur nous. »

Bien qu'elle ait été sévèrement punie pour avoir parlé sa langue, Mme Nolan était déterminée à ne pas l'oublier et à l'utiliser pendant les quatre années qu'elle a passées à la St. Joseph's School for Girls à Spanish, en Ontario (également connue sous le nom de Spanish Indian Residential School for Girls, ou pensionnat indien pour filles de Spanish), de l'âge de cinq à neuf ans.

« On était frappées avec une courroie si on nous entendait parler notre langue. La règle était que nous ne pouvions pas la parler; nous étions donc punies à chaque fois que nous nous faisons prendre », se souvient Mme Nolan. Elle attribue en grande partie le mérite d'avoir conservé la connaissance de sa langue aujourd'hui au fait d'avoir pu rentrer chez elle pendant les vacances de Noël et d'été, où sa famille et sa communauté ne parlaient pas l'anglais.

« Nous ne pouvons pas revenir à l'époque où il n'y avait pas d'interférence de la culture non autochtone. Mais nous pouvons revitaliser la langue, la culture et les modes de vie, en leur permettant de prendre de nouvelles racines pour notre avenir », dit Mme Nolan.

« Tout ça se résume au respect », ajoute-t-elle, respect de la culture, respect de la langue, respect de la terre, respect de la communauté et, surtout, respect de l'apprentissage et de la croissance tout au long de la vie.



Photo : Barbara Nolan, ci-dessus, affirme que l'apprentissage par la terre et la revitalisation des langues vont de pair. **Crédit photo :** Deb Nolan



UN CLUB DE GUERRIERS QUI ENSEIGNENT LE RESPECT, L'HUMILITÉ ET LA BONTÉ PAR LE BIAIS D'UN APPRENTISSAGE SUR LE TERRAIN

Tanya McCallum, enseignante cree, a créé et dirige The Warrior's Club, un programme visant à enseigner aux adolescents indigènes l'indépendance, le respect de la culture et de la communauté, en s'appuyant sur les enseignements des sept grands-pères.

C'est une enseignante sur le terrain, Tanya McCallum, qui a donné son nom au « Warrior's Club », qu'elle a créé et qu'elle dirige. Elle voulait adopter un nom qui évoque la force, l'aventure et l'indépendance, un nom qui plairait aux adolescents autochtones.

Le programme, qui en est à sa quatrième année d'existence à la Sturgeon Lake Central School, de Sturgeon Lake, en Saskatchewan, est pourtant censé avoir l'effet inverse. Il vise en effet à enseigner aux garçons en passe de devenir des hommes l'indépendance, le respect de la culture et de la communauté, et la manière de traiter les autres avec bonté. En bref, il est conçu

pour responsabiliser la prochaine génération de jeunes hommes.

« On veut attraper ces enfants et les rapprocher de leur territoire, de leurs aînés, de leurs savoirs », explique Mme McCallum, une Crie qui prépare un doctorat en éducation autochtone. Elle a passé une grande partie de son enfance sur le territoire avec les grands-parents qui l'ont élevée.

« Bon nombre de mes enseignements me viennent de mes grands-parents et de l'expérience que j'ai vécue. Mes grands-parents étaient chasseurs, pêcheurs et cueilleurs », dit-elle dans une interview récente. « Mon grand-père était trappeur. »



Après avoir obtenu un diplôme en gestion intégrée des ressources et un baccalauréat en éducation, Mme McCallum a enseigné dans une classe ordinaire pendant 10 ans. Puis, à l'automne 2018, elle a accepté un poste d'enseignante sur le terrain, à l'école centrale de Sturgeon Lake. Un jour, le directeur de l'école l'a convaincue de participer à une réunion des responsables de la communauté.

« Au cours de cette réunion interinstitutionnelle, dit-elle, une question revenait sans cesse : "Pourquoi nos hommes traitent-ils leurs femmes avec violence?" Je venais de commencer ma maîtrise et j'avais besoin d'un projet. Je suis donc rentrée chez moi en me disant que j'allais peut-être créer un groupe avec les jeunes hommes et essayer d'une manière ou d'une autre de les empêcher de devenir des agresseurs de femmes... de tenter de les autonomiser ».

C'est ainsi que Mme McCallum a créé le Warriors Club. Son premier réflexe était de l'appeler « Aski Warriors Club », ce qui signifie Guerriers de la terre en cri. Mais, un aîné l'a convaincue qu'il était plus efficace de s'en tenir tout simplement à l'appellation « Warriors ». « Il y a beaucoup d'activités de gangs dans cette région, comme partout, j'en suis sûre, dit-elle, et j'ai pensé qu'ils

prendraient le nom, qu'ils en détourneraient le sens et s'en serviraient comme nom de gang.

L'idée était d'autonomiser les Warriors en leur donnant les moyens d'agir par l'intermédiaire d'un programme d'apprentissage sur le terrain.

Au début, le groupe comptait 15 garçons de 7e, 8e et 9e années, triés sur le volet par Mme McCallum en raison de leurs antécédents. « Certains d'entre eux ont été élevés par leurs grands-parents âgés et n'ont jamais eu l'occasion d'aller sur le territoire. D'autres ont été élevés par des parents célibataires. D'autres encore étaient des enfants qui étaient inscrits à l'époque dans un programme d'éducation comportementale », dit Mme McCallum.

« Ce sont des enfants qui allaient passer entre les mailles du filet. Et tout simplement des enfants qui n'avaient pas

l'occasion de sortir. »

L'éventail des activités du club est large et concentré sur le territoire, la culture et la communauté.

« Nous les emmenons dans nos camps sur le territoire, explique Mme McCallum. « Nous récoltons du bois, nous récoltons des plantes médicinales. Nous pratiquons, entre autres, la pêche sur glace, la raquette, le piégeage de lapins, le tir à l'arc. Mais il peut s'agir aussi d'une simple randonnée dans la nature. »

Elle leur enseigne également des techniques ancestrales, par exemple comment fileter le poisson ou découper la viande sauvage.

Quand ils ont commencé à découper la viande, « ils ne voulaient pas vraiment y toucher. Mais cela fait quelques années et maintenant les plus âgés montrent aux plus jeunes comment faire », dit Mme McCallum.

Dans la communauté, les garçons coupent du bois pour les aînés ou déneigent leurs sentiers. Ils plantent et récoltent des jardins. Et ils livrent de la viande et du poisson sauvages à ceux qui en ont besoin.



« Au départ, ils n'avaient pas de connaissances basées sur la terre et ils ont acquis toutes ces compétences. Ils s'intéressent à d'autres choses. Ils veulent aller à la pêche, faire de la raquette, camper. Les parents sont très fiers de l'éducation sur le terrain dispensée dans notre école et du fait que leurs enfants apprennent tout ça. »

Les activités se déroulent le plus souvent après l'école ou en fin de semaine, et quiconque se présente y participe.

À travers tout cela, explique Mme McCallum, l'objectif est de susciter le respect des autres, d'établir des relations positives et de cultiver le besoin de réciprocité. Il s'agit de donner en retour. « C'est ce qui les mènera loin dans la vie. »

Son programme s'articule autour des sept enseignements des grands-pères, à savoir l'amour, le respect, la bravoure, la vérité, l'honnêteté, l'humilité et la sagesse. Ces enseignements sont dispensés lors des activités sur le terrain, des cérémonies et du travail avec les aînés.

« C'est très valorisant pour les jeunes hommes », dit Mme McCallum. « Au départ, ils n'avaient pas de connaissances basées sur la terre et ils ont acquis toutes ces compétences. Ils s'intéressent à d'autres choses. Ils veulent aller à la pêche, faire de la raquette, camper. Les parents sont très fiers de l'éducation sur le terrain dispensée dans notre école et du fait que leurs enfants apprennent tout ça. »

Le programme a suscité l'intérêt de certaines filles de l'école, si bien que Mme McCallum envisage de l'ouvrir aux deux sexes. « Une dame âgée, une kookum, m'a dit que nos jeunes femmes ont des rôles et que nos

hommes en ont d'autres, mais que ce que les jeunes hommes apprennent, nos jeunes femmes devraient l'apprendre aussi. C'était très logique. »

Mais il y a une différence entre les filles et les garçons. Les filles aiment partager leurs émotions et parler de leurs sentiments. Ce n'est pas le cas pour la plupart des garçons. Le programme Warrior contribue à faire tomber ces barrières, dit Mme McCallum.

« J'ai récemment emmené quelques Warriors en excursion parce que des pourvoyeurs ont fait don de peaux de chevreuils à notre programme. Nous avons fait 45 minutes de route à l'aller, ce qui m'a permis de passer du temps avec eux », dit-elle. « Et lorsqu'ils ne sont pas forcés de le faire, ils partagent beaucoup. Quand un garçon commence à parler de quelque chose de personnel, un autre intervient, puis un autre encore, et très vite, c'est un cercle de partage sans qu'ils ne s'en rendent compte. Que ces jeunes hommes partagent leurs expériences, qu'ils parlent de ce qui se passe à la maison et dans leur vie personnelle, c'est très émouvant pour moi.

Parfois, lorsque les garçons membres du Warrior's Club ont un mauvais comportement en classe ou sont suspendus, un collègue enseignant soutient qu'ils ne devraient pas pouvoir participer aux expériences

sur le terrain. Mais Mme McCallum a expliqué que ce sont précisément ces garçons qui ont besoin de participer au programme. « Ce sont justement ces enfants-là, dit-elle, qui ont besoin d'être avec des aînés, qui ont besoin de cérémonie, qui ont besoin de vivre des expériences positives comme ça. »

Quatre ans après la création du Warrior's Club, certains garçons ont obtenu leur diplôme et une nouvelle cohorte rejoint le club.

L'un des diplômés était le major de la promotion de l'année dernière. Ils ne sont pas tous très performants, dit Mme McCallum. « Mais tant qu'ils sont à l'école, cela me rend heureuse. Ils obtiennent leur diplôme. Je ne sais pas si le Warrior's Club a un impact là-dessus, mais je pense que oui. »

Elle raconte l'histoire d'un père célibataire qui a publié sur les médias sociaux une photo de son fils, un Warrior, qui marche avec un aîné en tenant un parapluie au-dessus de leur tête à tous les deux. « Il m'a remerciée et a remercié le Warrior's Club pour l'état actuel de son fils. »

Mme McCallum voit les garçons ramasser les ordures dans la communauté parce qu'ils apprennent à être des gardiens de la terre. « Alors, je sais que j'ai déjà inculqué ces valeurs à ces enfants. »



Photo : Les participants du Warrior's Club servent leur communauté en jouant le rôle d'assistants de camp et de cérémonie. **Crédit photo :** Tanya McCallum



Photo : Les participants du Warrior's Club coupent et mettent en sac la viande de cerf, puis la livrent aux aînés. **Crédit photo :** Tanya McCallum



Le rêve de Shannen : LES ENFANTS ONT LE POUVOIR DE CHANGER LES CHOSES

L'héritage de Shannen Koostachin se perpétue à travers la campagne "Le rêve de Shannen", qui promeut des écoles sûres et une éducation de qualité pour les enfants autochtones : "Le rêve de Shannen", qui promeut des écoles sûres et une éducation de qualité pour les enfants autochtones.

Des générations d'enfants des Premières Nations, de Métis et d'Inuits sont encouragés par le combat de Shannen Koostachin pour obtenir une meilleure école dans sa Première Nation isolée de l'Ontario.

« La campagne "Le rêve de Shannen" se poursuit », dit Jennifer King, coordonnatrice de la réconciliation et de la politique pour la Société de soutien à l'enfance et à la famille des Premières Nations, qui perpétue l'héritage de Shannen. « Les enfants et les jeunes ont le droit d'être informés, d'être impliqués, de voir leurs opinions prises au sérieux et d'apprendre tout ça à l'école. Pour moi, ça découle de ce qu'ont fait Shannen et ses camarades de classe. »

Shannen a été à la tête du plus grand mouvement de défense des droits de la personne mené par des jeunes dans l'histoire du Canada.

Elle savait qu'il n'était pas normal qu'elle et les 400 autres enfants de la Première Nation d'Attawapiskat soient contraints d'apprendre dans des salles de classe modulaires délabrées, érigées dans une cour d'école contaminée par du carburant diesel. Elle a donc convaincu ses camarades de classe, d'abord, puis des élèves de tout le Canada, de participer à une campagne de lettres pour réclamer une école « sécuritaire et confortable » où les enfants pourraient se concentrer sur leurs cours plutôt que sur le froid, la moisissure et les souris.

Trois ministres fédéraux des Affaires indiennes ont promis une nouvelle école pour Attawapiskat, puis ont manqué à leur promesse. Mais les enfants ont continué à écrire; Shannen et ses camarades de classe sont allés à Ottawa pour plaider leur cause.

Enfin, en décembre 2010, le gouvernement s'est engagé à

construire une nouvelle école sur le territoire de la Première Nation. L'école a ouvert ses portes en août 2014. Mais Shannen, qui est décédée dans un accident de voiture en 2010, peu avant son 16e anniversaire, n'a pas eu la chance de franchir les portes de la nouvelle école.

Sa vie a été tragiquement interrompue. Mais le mouvement qu'elle a lancé, le Rêve de Shannen, se poursuit dans le but de promouvoir des écoles sécuritaires et confortables et une éducation de qualité pour les enfants des Premières Nations. Dans un avenir proche, un film d'animation de 20 minutes sur Shannen, intitulé Pêcher le savoir, attraper des rêves, basé sur l'un des livres de la série « Spirit Bear » écrits par Cindy Blackstock, directrice générale de La société de soutien à l'enfance et à la famille des Premières Nations, sera projeté sur des écrans dans tout le pays.





Le film a été créé en collaboration avec Spotted Fawn Productions, un studio de cinéma autochtone basé en Colombie-Britannique. « Il s'agit essentiellement de transposer les histoires des livres Spirit Bears sur un support différent, en tenant compte des différentes façons dont les gens apprennent et reçoivent les histoires et les leçons », explique Mme King.

Pêcher le savoir, attraper des rêves a récemment été présenté à deux groupes d'élèves d'écoles d'Ottawa, et deux des sœurs de Shannen, Serena et Raven, sont allées parler aux enfants après la projection.

Le message du film et de la campagne du Rêve de Shannen « est que les enfants peuvent changer les choses », dit Mme King. « Les efforts de Shannen, son leadership, la façon dont elle a inspiré d'autres enfants ont vraiment poussé les adultes à prendre du recul et à reconnaître le pouvoir des enfants et leur capacité à distinguer le bien du mal et à les aider à devenir des enseignants et des leaders à part entière. »

Les enfants d'Attawapiskat disposent désormais d'une « école sécuritaire et confortable ». Mais dans de nombreuses autres Premières Nations, les enfants doivent apprendre dans des salles de classe désuètes et inadaptées. Certaines communautés autochtones disposent d'infrastructures de qualité, mais les fonds fédéraux alloués aux ressources pédagogiques et aux salaires des enseignants sont insuffisants.

Photo : Amy Parent s'occupe d'un jardin, tout en enseignant les valeurs de respect et de réciprocité grâce à l'apprentissage par la terre. **Crédit photo :** Dr. Deirdre Kelly



Le rêve de Shannen ne consiste pas à collecter des fonds pour remplacer ces écoles. Il s'agit de donner aux enfants et aux jeunes les moyens d'exiger de leurs gouvernements qu'ils agissent correctement et apportent les améliorations nécessaires.

« Nous avons toujours soutenu que le gouvernement du Canada avait la responsabilité de veiller à ce que ces enfants bénéficient d'une éducation équitable, ce qui implique des écoles sécuritaires et accueillantes », dit Mme King. « Nous voulons que les enfants repartent en sachant que d'autres enfants ont changé des choses, qu'ils peuvent le faire aussi, que leur voix compte et qu'ils aient confiance en leur capacité à agir. »

Les enfants qui voient les films Spirit Bear sont encouragés à écrire au premier ministre ou à leur député par l'intermédiaire des médias sociaux (avec le consentement d'un adulte) pour demander que les choses changent.

« Nous ne demandons pas aux enfants de s'engager dans une politique partisane. Mais, c'est ainsi que fonctionne la démocratie dans notre pays », déclare Mme King. « Vous vous adressez à vos élus. Et vous leur faites savoir ce qui vous tient à cœur. Les enfants ont le droit de faire savoir ce qui leur tient à cœur. »

Il y a également un lien entre la campagne « Le rêve de Shannen » et la Commission de vérité et réconciliation, laquelle a demandé que l'on enseigne aux enfants la vérité sur les pensionnats indiens du Canada et la nécessité d'une réconciliation.

« Les mentalités qui ont alimenté le système des pensionnats persistent sous différentes formes aujourd'hui, notamment par le sous-financement continu des services publics destinés aux enfants et aux familles des Premières Nations », dit Mme King. « Beaucoup aimeraient croire que ces décisions et ces mentalités ont disparu en même temps que les pensionnats. Grâce aux leçons du « rêve de Shannen », les enfants peuvent dire : "Hé, je sais ce qui se passe dans ce pays". Et ils peuvent ensuite faire quelque chose pour y remédier ».

Dans ses derniers budgets, le gouvernement fédéral a consacré des sommes importantes à l'éducation des Premières Nations. Mais, selon Mme King, les gouvernements parlent souvent des sommes qu'ils dépensent sans dire à combien se chiffrent les besoins réels.

« Nous parlons d'un système qui a été sous-financé depuis sa création. Pendant des générations et des générations, d'autres secteurs de l'économie ont été soutenus aux dépens de ces enfants, qui recevaient moins que les autres », dit elle. « Les gouvernements investissent peut-être beaucoup d'argent, mais ils ont aussi

créé une situation où l'insuffisance est immense. Alors, quand il s'agira de faire ce qu'il faut, il en coûtera ce qu'il en coûtera ».

En 2016, le Tribunal canadien des droits de la personne a statué que le gouvernement du Canada faisait preuve de discrimination raciale à l'égard des enfants des Premières Nations et a ordonné des mesures correctives immédiates. Cette décision fait suite à une plainte pour violation des droits de la personne déposée conjointement en 2007 par la Société de soutien et l'Assemblée des Premières Nations. Bien que l'affaire porte sur l'élimination des inégalités en matière de protection de l'enfance des Premières Nations et sur la mise en œuvre adéquate du principe de Jordan, la Société de soutien s'est toujours préoccupée de l'équité dans l'ensemble des services publics et de l'élimination de la discrimination dans tous les domaines, dit Mme King.

« Le rêve de Shannen y contribue grandement », ajoute-t-elle. « L'un des héritages de Shannen a été de veiller à ce que les enfants soient au centre de tout ce que nous faisons dans nos décisions, ici, et de toujours nous rappeler que les enfants ont le pouvoir de changer les choses ».



Photo : Shannen Koostachin confrontant le gouvernement au sujet des conditions scolaires à Attawapiskat, Journée d'action, 2008. **Crédit photo :** Provided by Charlie Angus



CONTRIBUER *à* LA COMPRÉHENSION DES ENFANTS AUTOCHTONES PAR L'INTERMÉDIAIRE DES LIVRES

JULIE FLETT, AUTEURE, ILLUSTRATRICE ET ARTISTE CREE-MÉTIS, S'EFFORCE D'AMÉLIORER LA REPRÉSENTATION DES PEUPLES AUTOCHTONES EN CRÉANT DES LIVRES POUR ENFANTS IMPRÉGNÉS DE LA LANGUE ET DE LA CULTURE AUTOCHTONES.

C'est la réaction d'une aînée, puis d'un enfant, qui a convaincu Julie Flett de devenir créatrice à plein temps de livres pour enfants imprégnés de langue et de culture autochtones.

Auteure, illustratrice et artiste crie-métisse, Mme Flett, qui a collaboré à des volumes sobres mais évocateurs, principalement destinés aux enfants de moins de sept ans, a été récompensée deux fois plutôt qu'une par le prix du Gouverneur général. En 2004, elle travaillait comme avocate et travailleuse sociale dans le quartier Downtown Eastside de Vancouver. Elle venait de dessiner et de colorier les images de *The Moccasins* [Les mocassins] d'Earl Einarson, sa première incursion dans l'illustration de livres. C'est une tendre histoire, celle d'un garçon autochtone à qui sa mère de foyer d'accueil donne des mocassins de sa communauté, qu'il garde jusqu'à l'âge adulte et qu'il transmet ensuite à son propre enfant.

Une aînée a vu le livre lors d'une visite au bureau de Mme Flett. « Elle l'a ouvert, a commencé à le feuilleter et a dit : "Oh oui, c'est comme notre chambre quand nous étions enfants". Elle se voyait elle-même », dit l'auteure dans une interview récente. Une amie bibliothécaire lui a ensuite raconté avoir lu le livre à un petit garçon, qui l'a interrompue à mi-parcours pour lui dire, avec un grand sourire, « Je suis un enfant placé en famille d'accueil ».

La combinaison de ces incidents a fait prendre conscience à Mme Flett que les peuples et les questions autochtones n'étaient pas bien représentés dans la littérature pour enfants. « Et c'est ainsi que je me suis décidée. Je voulais faire des livres à plein temps. » Il a fallu plusieurs années pour que ce rêve devienne réalité, dit-elle, « mais c'est devenu tout simplement une passion ».

Aujourd'hui, Mme Flett a de nombreux livres à son actif, certains en tant qu'illustratrice, d'autres en

tant qu'auteure et illustratrice. Tous ces livres, sauf un, ont des thèmes autochtones et nombre d'entre eux intègrent la langue crie ou le michif.

Elle a signé les illustrations de deux livres de David A. Robinson qui ont remporté des Prix littéraires du Gouverneur général : *When We Were Alone* [Quand on était seuls en version française] en 2017 et *On the Trapline* [Ligne de trappe en version française] en 2021. Son propre livre, *Birdsong* [Chant d'oiseau], a été finaliste en 2019. Elle a également remporté l'American Indian Library Association Award [Prix de l'Association des bibliothèques amérindiennes] et le TD Canadian Children's Literature Award [Prix canadiens de littérature pour enfants du groupe financier Banque TD].

Ce sont d'importantes réalisations, surtout pour quelqu'un qui n'était pas une lectrice vorace dans sa jeunesse, qui ne parlait pas couramment les langues autochtones et qui n'a pas été particulièrement encouragée à



aller à l'école par des parents qui avaient tous deux eu de mauvaises expériences dans le domaine de l'éducation formelle.

Mme Flett dit qu'elle était extrêmement timide avec les étrangers lorsqu'elle était enfant et qu'elle était souvent autorisée à ne pas aller à l'école. Elle passait ces journées à créer. « Je fabriquais des objets, je dessinais. Je regardais Mr. Dressup à la télé et je faisais tout ce qu'il faisait », dit Mme Flett. « Mes deux parents sont eux-mêmes des artistes. Ils aimaient ça tous les deux cela et m'encourageaient. C'est comme ça que j'ai commencé très tôt. »

Après l'école secondaire, Mme Flett a suivi des cours de niveau post-secondaire en beaux-arts.

C'est alors que sa sœur, qui s'apprêtait à quitter un emploi chez Theytus Books, l'un des principaux éditeurs nord-américains d'auteurs autochtones, est tombée sur le manuscrit de M. Einarson *The Moccasins*. « Elle en a été tellement touchée qu'elle s'est dit qu'il fallait que je le fasse avant de partir. Il faut que ce livre soit connu de tous », raconte Mme Flett. Mais comme il n'y avait pas d'illustrateur disponible, elle a demandé à sa sœur, Julie, si elle accepterait de créer les images qui accompagneraient l'histoire.

« Je me suis dit : Entendu, je vais essayer. Et je ne savais vraiment pas ce que je faisais, ce qui a bien fonctionné pour le livre », dit-elle. « J'ai pu le faire très rapidement



parce que je n'avais pas d'inhibitions. C'était juste "allons-y". Et ce n'est pas mon meilleur travail, loin de là. On peut voir que j'étais nouvelle. Mais cela n'avait pas vraiment d'importance parce que le livre parle aux gens. »

Elle s'est rendu compte que tant que son art racontait l'histoire, elle était sur la bonne voie.

The Moccasins a conduit à d'autres livres, et il n'a pas fallu longtemps pour que Simply Read Books demande à Mme Flett si elle avait ses propres histoires à raconter. Son premier travail en solo a été *Owls See Clearly at Night* [Les hiboux voient clair la nuit], un abécédaire en michif.

« Mon grand-père était Cri des marais, ma mère était originaire de



« Avant son décès en 2019, mon père était toujours mon interlocuteur privilégié. Nous avons de longues conversations à propos de son enfance et de sa vie. Je me suis rendu compte que je connaissais et comprenais mieux la vision du monde des Cris. J'apprenais la langue et je faisais le lien avec mon père. Il y a là quelque chose de vraiment beau pour moi. » - Belinda kakiyosēw Daniels

Norway House et de Cross Lake », deux Premières Nations du Manitoba, dit Mme Flett. « Et ma grand-mère était Métisse de la rivière Rouge. Ils parlaient donc tous les deux plusieurs langues. »

Bien qu'elle ne parle pas la langue couramment elle-même, elle a commencé à penser combien il aurait été utile d'avoir des livres en cri ou en michif quand elle était enfant.

« Il est évident qu'on ne peut pas enseigner une langue avec des livres seulement », dit Mme Flett. « Mais c'est quelque chose que nous pouvons contribuer à la compréhension des enfants. Et c'est comme ça que tout a commencé. C'est comme ça que les langues ont commencé à faire leur entrée dans les livres. »

Le grand-père de Mme Flett a inspiré en grande partie le bilinguisme de son œuvre. Lorsqu'il était âgé et que les grands-parents de Julie ont emménagé dans un projet de logement social à Toronto, elle l'appelait pour lui demander de lui parler en cri. Il perdait peu à peu la mémoire à cause de la maladie d'Alzheimer, mais la langue crie lui était encore facilement accessible et il se mettait à parler.

Pour son livre *Wild Berries* [petits fruits sauvages], dans lequel un garçon nommé Clarence et sa grand-mère passent une journée à cueillir des bleuets dans les bois et rencontrent divers animaux en chemin, des mots et des phrases en cri sont disséminés dans le texte anglais. Et une version séparée a été créée entièrement en cri.

Même s'il ne parlait pas couramment le cri, Mme Flett dit que plus elle apprenait le cri, plus elle commençait à comprendre son père.

« Il y a là quelque chose de vraiment beau pour moi », dit-elle. « Avant son décès en 2019, il était toujours mon interlocuteur privilégié. Je disais : "Papa, quelle sorte d'animal, d'oiseau ou de baie est-ce?". Nous avons de longues conversations à propos de son enfance et de sa vie. Je me suis rendu compte que je connaissais et comprenais mieux la vision du monde des Cris. J'apprenais la langue et je faisais le lien avec mon père. »

Aujourd'hui, les livres de Mme Flett se trouvent dans des écoles et des bibliothèques de tout le pays, et elle envisage de créer d'autres outils d'apprentissage des langues, comme des cartes flash (fiches de vocabulaire).

Grâce à l'abondance croissante de livres en langues autochtones et aux occasions offertes aux enfants

autochtones d'apprendre leurs langues ancestrales, elle dit avoir pu voir son fils et sa nièce grandir en parlant avec un certain degré d'aisance.

« Ils l'apprennent différemment de moi », dit-elle. « Ils sont moins inhibés et plus connectés à leur vision du monde autochtone. »

L'illustration implique parfois des journées de 10 à 12 heures, sept jours sur sept. C'est fatigant, mais la récompense vient lorsque Mme Flett a l'occasion de lire ses livres à des enfants.

« Quand je vais dans des écoles et que je fais des exposés, les bibliothécaires ou les enseignants me disent souvent que ce sont les enfants timides et ceux qui n'ont pas l'habitude de parler qui commencent à se manifester », dit-elle. Elle se souvient d'un garçon autochtone timide qui écoutait ses histoires. « Il s'avavançait lentement vers l'avant. À la fin, il avait un million de questions à poser, et nous sommes allés jusqu'au bout. Les réactions des enfants me surprennent toujours. Elles sont si profondes. Absolument, c'est ce qu'il y a de mieux. »



Photo : Extrait du livre pour enfants de Julie Flett montrant des enfants en train de danser les jingles, *Still This Love Goes On*.



Photo : Extrait du livre pour enfants de Julie Flett, *Still This Love Goes On*.



KCI-NIWESQ

est un mensuel de l'Association des femmes autochtones du Canada (AFAC). Il a pour but de mettre l'accent sur le travail de l'organisation et de raconter les histoires des femmes autochtones du Canada.

Fondée en 1974, l'AFAC est un organisme autochtone national qui représente les femmes, les filles et les personnes de diverses identités de genre autochtones au Canada, y compris les membres de Premières Nations (avec ou sans statut ou émancipées), sur et hors réserve, ainsi que les Métisses et les Inuites. Elle a pour but de favoriser le bien-être social, économique, culturel et politique des femmes autochtones dans leurs communautés respectives et dans la société canadienne.

ÉDITRICE

LYNNE GROULX
CEO/directrice générale de l'AFAC

RÉDACTRICE EN CHEF

JOAN WEINMAN

RÉDACTRICE PRINCIPALE

GLORIA GALLOWAY

CONCEPTRICE

KYLA ELISABETH

RÉDACTRICE

ASHLEY FOLEY

KCI-NIWESQ

